L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 2 octobre 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	82	24
Midi.....	88	25
3 P. M.....	92	28
6 P. M.....	90	29

L'élection de Madero

Le peuple mexicain a donné au général Porfirio Diaz un remplaçant ; dimanche dernier il a élu à la présidence de la république Francisco I. Madero, l'homme qui, dans un patriotique élan, se mettait à la tête du mouvement révolutionnaire, il y a bientôt un an, et parvenait à renverser le gouvernement.

Elle est encore trop récente, cette révolution, pour en rappeler ici l'origine et les nombreuses phases.

Depuis la déchéance de Diaz et sa fuite précipitée à la faveur des ténèbres de la nuit, c'est M. de la Barra qui remplissait provisoirement les hautes fonctions de président. Les élections de dimanche font rentrer les choses dans leur état normal, c'est-à-dire que le gouvernement retrouve sa stabilité, que l'ordre et la tranquillité régneront dans les milieux politiques, sociaux et autres, que la confiance renaîtra dans le commerce et la finance, que le pays enfin va prospérer, reprendre sa marche, obstruée pendant trop longtemps, vers des destinées meilleures.

Dans nombre de provinces, le dénombrement du scrutin n'a pu s'achever à temps pour qu'on sût, dès la première heure, qui avait été élu à la vice-présidence, ils étaient deux candidats : de la Barra et Jose Pino Suarez.

Aucun incident regrettable n'a marqué la journée de dimanche ; le peuple, ce jour-là, a exprimé très librement sa volonté. Il est vrai que Madero n'avait pas de concurrent depuis que le général Bernardo Reyes avait retiré sa candidature.

Madero fera-t-il un bon chef d'Etat ? ceux qui le connaissent semblent en douter. Ce n'est pas qu'il sera inférieur à son haut mandat ; mais il n'aime pas les honneurs, il leur préfère les douceurs du foyer familial. Ce n'est donc pas pour satisfaire des ambitions politiques qu'il a épousé la cause des révolutionnaires ; c'est par pur patriotisme. Il ne voyait pas sans tristesse le pouvoir tomber en quenouille ; Diaz, affaibli par les ans, prêtait une oreille trop complaisante à sa femme, qui, assure-t-on, subissait la funeste influence de son entourage.

Diaz est en Europe ; il y vivra ses dernières années plus que probablement ; mais sa pensée souvent se tourne vers le pays qui l'a vu naître, où il a connu toutes les émotions, les plus douces et les plus amères, et où assurément il eut voulu se coucher dans l'éternel repos.

A la mémoire de Frédéric Chopin.

Le gouvernement impérial ayant accordé son autorisation, un comité va se former, à Varsovie, pour élever à Frédéric Chopin un monument sur l'une des places de la ville.

Il n'est personne qui ne félicitera le gouvernement russe d'avoir songé à célébrer de la sorte la mémoire d'un grand artiste. Et cependant, cette nouvelle que Chopin, à Varsovie, va avoir incessamment sa statue surprendra bien des Français en France.

Comment, disent-ils, il ne l'avait donc point encore ! Et tandis que la Ville de Paris, depuis déjà plusieurs années, avait érigé au Parc Monceau l'effigie glorieuse du compositeur qui ne fut que son hôte, sa patrie avait à ce point négligé son souvenir !

Soixante ans passés se sont écoulés depuis la mort du musicien admirable des "Préludes", des "Nocturnes", de tant d'autres pièces mélancoliques et charmantes, et il attendait encore, sur les rives de la Vistule, le monument qui commémorât son nom.

Il est vrai. Et ainsi le voulut l'ironique destin de cet enfant de l'héroïque et malheureuse Pologne. Cependant, ses compatriotes n'avaient oublié ni sa mémoire, ni son génie. Mais si le culte qu'il rendait au chantre de l'âme polonaise était toujours vivace et sincère, il n'avait jamais pu, jusqu'ici, s'exprimer librement par un hommage solennel et public. Et c'est pour avoir trop fidèlement chanté l'âme de la patrie que, depuis les temps troublés où son inspiration a pris l'essor, Chopin, dans cette patrie même, parut si longtemps un peu suspect.

Le caractère nationaliste de son art et ce qu'il recèle, sous les apparences innocentes d'un dilettantisme élégant, de patriotisme exaspéré et nostalgique, les contemporains du maître — certains du moins—n'avaient point manqué déjà de l'apercevoir. Schumann, admirateur enthousiaste des "Polonaises" et des "Mazurkas", si violemment imprégnées d'un parfum de musique populaire, ne s'y était pas trompé. "Ce sont des canons cachés sous des fleurs, écrivait-il voici près d'un demi-siècle ; et si l'autocrate du Nord savait quel ennemi le menace dans ces mélodies si simples, il interdirait cette musique".

L'autocrate du Nord, moins barbare que ne se le figurait l'imagination naïvement romantique des "Davidsbundler" de 1850, n'a pas tenté un instant d'interdir cette musique. Au contraire, puisque le polonisme intime de l'art de Chopin ne l'a nullement empêché de devenir particulièrement cher aux maîtres russes, à qui la communauté de race en assurait la pleine intelligence.

Mais pour n'avoir jamais voulu détourner le juste tribut d'admiration que tous les musiciens payent à l'œuvre, le gouvernement russe s'était peu soucié, jusqu'à l'heure présente, que fussent officiellement rendus des dommages publics à l'homme en qui s'était incarné l'esprit de résistance obstiné et silencieux d'un peuple tout entier.

Certes, il y avait quelque chose de touchant dans une convention qui reportait sur un homme de génie l'amour qui allait au fond à la patrie morte. Mais ce rôle de héros éponyme des révolutions polonaises convenait-il bien au musicien ? Le jeune pianiste qui, déjà célèbre, le 1er novembre 1830, quittait sa patrie pour toujours, le favori des salons de l'aristocratie polonaise de Paris, l'artiste distant, ombrageux et susceptible que le grand public paralyse, le dandy en gants blancs, habitué des restaurants élégants du boulevard, l'hôte malade et désenchanté de George Sand à Nohant, qu'avait-il de commun avec ces paysans héroïques et frustes, ces patriotes ivres d'indépendance et de liberté qui préféreront la mort à la servitude ? Quand éclate la révolution, à la fin de 1830, Chopin est à Vienne. Il va poursuivre son voyage vers la France, le cœur navré, tremblant pour les siens, mais sans force pour les défendre et mourir avec eux.

Au surplus cette attitude passive est celle de sa famille. Est-ce à cause de son origine lorraine ? Peut-être, mais le père du compositeur, Nicolas Chopin, ne paraît pas avoir été d'un très ardent nationalisme. Professeur de français au lycée et à l'école militaire de Varsovie, c'est un fonctionnaire pondéré, ennemi des excès. Ses lettres à son fils, en ces temps difficiles, restent un constant appel à la prudence. Lors des émeutes républicaines à Paris, en juin 1832, il s'emporte. Craint-il que son fils n'y soit compromis ? "Il y a des personnes, lui écrit-il, qui disent que des Polonais y ont pris part et violé l'hospitalité. Ne sont-ils donc pas encore assouvis de sottises ? Ils en ont cependant assez fait ici" Et deux ans plus tard, il le supplie de se mettre en règle avec les formalités imposées aux sujets du Tsar à l'étranger : "Comme tu es parti avant les troubles, dit-il, et que tu n'y a pris aucune part, je t'avoue que je ne désirerais pas que, par négligence, tu te trouvasses mis au nombre des réfugiés". Et cette disgrâce, en effet, fut épargnée au compositeur.

Mais ceci nous importe, en somme, assez peu. Irions-nous nous aviser de juger cette attitude ou de blâmer les patriotes polonais de leur enthousiasme national pour un grand musicien, qui, il semble bien, ne fut rien de plus qu'un musicien ? Aussi, est-il bon qu'à l'heure actuelle l'apaisement se soit fait par l'enthousiasme unanime de la suprême consécration.

En s'associant libéralement, comme il le fait, aux manifestations dont le monument de Chopin sera le prétexte légitime, le gouvernement russe leur donne leur caractère véritable. Il n'est que juste que la Pologne honore ainsi un des plus illustres enfants que son sol ait enfantés. Mais ce Polonais est un artiste génial qui appartient à l'humanité tout entière. C'est cet artiste, à cette heure où les luttes héroïques d'autrefois semblent définitivement apaisées, qu'il convendra de glorifier prochainement à Varsovie.

Sinistre maritime.

Londres, 2 octobre — Vingt membres de l'équipage du vapeur "Hatfield" ont été noyés aujourd'hui à la suite d'une collision avec le vapeur "Glasgow" dans la mer du Nord. Le "Hatfield" a coulé bas dix minutes après la collision.

Théatre de l'Opéra.

Nous recevons d'un ami du journal les lignes qu'on lira ci-dessous ; leur éloquence est convaincante, mais il nous est agréable d'y ajouter un mot.

M. Layolle a bien mérité de notre population, dit notre correspondant dans un autre langage. En effet, ne lui doit-elle pas la renaissance de la scène de la rue Bourbon, et ne doit-elle pas, par ses encouragements, par son appui, lui en témoigner quelque reconnaissance.

Laissons la parole à notre correspondant

Le directeur du théâtre de l'Opéra, M. Jules Layolle, fait appel à tous les anciens abonnés du théâtre qui n'ont pas encore renouvelé leurs abonnements. Il leur promet, grâce à un répertoire excessivement varié, à une troupe composée des plus éclatantes étoiles de toute l'Europe, une saison artistique exceptionnellement brillante. Il faut donc que les anciens abonnés, qu'on a toujours trouvés au premier rang lorsqu'il s'agissait de soutenir l'Opéra agissent ; qu'ils continuent à accorder leur appui à cette institution si chère au public de la Nouvelle-Orléans ; qu'ils se hâtent de prouver que leur zèle est toujours ardent, que leur amour pour ce "temple de la musique" qui, depuis cinquante ans, lance dans la cité les notes vibrantes des grandes œuvres musicales, n'a pas fléchi.

Soit qu'ils s'intéressent à cet art représenté par l'Opéra français depuis de nombreuses années, ou même que M. Layolle ait eu le bonheur de réveiller en eux cette douce passion, ils n'ont pas été sans voir le péril couru par cette institution, il y a deux ans seulement.

Ils sont juges des efforts inouïs, surhumains même qu'il a fallu faire pour la relever. Avec un zèle admirable, avec une foi profonde, ils ont aidé à régénérer l'art français à la Nouvelle-Orléans, à mettre leur ville au premier rang des centres musicaux. Maintenant que leurs efforts sont couronnés de succès, vont-ils s'endormir sur leurs lauriers et perdre ainsi le fruit d'un dur travail ?

Allons ! votre œuvre n'est pas finie ; encore un sérieux effort si vous ne voulez pas avoir lutté inutilement.

Répondez donc à l'appel que vous fait la direction ; allez renouveler votre abonnement à l'Opéra pour la saison 1911-1912.

X.

Longévité des musiciens.

Le docteur James Roggers a curieusement étudié l'influence sur les musiciens de l'instrument dont ils usent. Et il est arrivé à cette conclusion :

"Les instrumentistes "à vent" meurent à 63 3 ans, tandis que les instrumentistes "à cordes" meurent à 62 ans ; 34 p. 100 des premiers du reste atteignent jusqu'à 70 ans.

Le docteur Roggers a même établi à ce propos une curieuse "échelle de longévité". Méditez en effet cette intéressante progression :

"Les joueurs de flûte peuvent vivre jusqu'à 61 2 ans ; les joueurs de hautbois jusqu'à 63 ans ; les joueurs de cor, jusqu'à 64 4 ans ; les joueurs de clarinette jusqu'à 65 2 ans ; les joueurs de trompette et de piston, jusqu'à 69.1 ans ; enfin, les joueurs de contrebasse et d'ophicléide jusqu'à 75, 80 ans, et même plus !

Dans ces conditions il n'y a pas à hésiter. L'ophicléide s'impose.

THEATRES.

ORPHEUM.

Le programme de cette semaine au théâtre de la rue St Charles est, au point de vue de la variété et de l'intérêt, un modèle du genre. Il est douteux qu'une scène de vaudeville en ait jamais offert à ses habitués un plus complet et plus amusant.

Le numéro principal est celui présenté par Mme Adélaide Norwood, une chanteuse de grand Opéra, pendant plusieurs années étoile de la troupe Savage, et créatrice aux Etats-Unis des premiers rôles des trois principaux opéras de Puccini "La Tosca", "la Bohême" et "Mme Butterfly".

Cette artiste dont la voix est véritablement remarquable a interprété plusieurs airs de grand opéra et a été longuement applaudie.

La comédie "The Fire Commissioner", a été fort bien enlevée par des artistes capables qui ont vivement intéressé l'audience. Il en a été de même de la farce "The New Recruit" qui a fait rire aux larmes.

A citer encore les comédiens Newbold et Gribbin ; les musiciens Sherman, Kranz et Hyman, le trio Zara Carmen et les danseurs Jeter et Rogers.

TULANE.

Il y avait foule dimanche soir pour assister à la première de "Red Rose" et le public n'a pas été désappointé, au contraire, car rarement pièce a-t-elle remporté d'emblée un tel succès.

Tout du reste a contribué à ce succès. La musique est gaie et légère, le livret amusant et pétillant d'esprit, l'interprétation excellente et la mise en scène impeccable.

La troupe qui interprète cette nouvelle comédie musicale ne comprend que des artistes de premier rang, parmi lesquels il convient de citer particulièrement Mlle Zoe Barnett, que notre public avait déjà eu le plaisir d'entendre et d'applaudir, il y a deux ans, dans "King Dodo".

Quant à la mise en scène elle ne laisse absolument rien à désirer, et l'impresario John C. Fisher qui présente cette pièce, a droit aux plus vives félicitations.

C'est un grand succès que tient là le Tulane et la salle de ce théâtre sera sans aucun doute comble toute la semaine.

Matinée demain.

CRESCENT.

En adaptant à la scène le fameux roman de Mme Augusta Evans Wilson, "St Elmo," le dramaturge Willard Holcomb a eu l'habileté et le talent de laisser intacts la thèse de la pièce et les caractères qui sont peints de main de maître. Aussi le drame, auquel le même titre a été donné, offre-t-il un intérêt peu commun.

D'autre part la troupe qui interprète cette œuvre comprend plusieurs artistes d'une réelle valeur et l'on peut dire que le Crescent offre cette semaine au public un véritable régal artistique.

Martin Alsop, Carol Warren, Elizabeth Murray et Richard Fisher, qui y tiennent les principaux rôles, sont des artistes de haut mérite et ils sont admirablement secondés.

Il y avait foule aux deux représentations qui ont été données dimanche et hier soir, et il en sera sans doute ainsi jusqu'à la fin de la semaine.

Matinée aujourd'hui.

Madero est élu président du Mexique

A une écrasante majorité.

Mexico, 2 octobre — Le résultat des élections d'hier qui commence à être connu indique que M. Francisco I. Madero a été élu à la présidence du Mexique à une écrasante majorité.

FRANCISCO I. MADERO,

Président de la République du Mexique.

L'élection du vice président est plus contestée, et son résultat définitif ne sera guère connu avant un jour ou deux, cependant M. Jose Pino Suarez, gouverneur du Yukatan, semble l'emporter et sera probablement élu à quelques milliers de voix de majorité.

Le Dr Francisco Vasquez Gomez, adversaire résolu de Madero et candidat vice-présidentiel du parti indépendant, a subi une écrasante défaite dans le district fédéral.

FRANCISCO L. DE LA BARRA,

Ex-Président intérimaire de la République du Mexique.

Grâce aux mesures ordonnées par M. de la Barra, les élections dans tous les états de la République n'ont donné lieu à aucuns désordres en dépit du nombre relativement élevé des électeurs accourus aux urnes.

MM. Madero et de la Barra, ont passé toute la journée au palais du gouvernement où leur ont été communiqués, au fur et à mesure de leur arrivée à Mexico, les résultats de l'élection.

La catastrophe d'Austin.

Austin, Pie., 2 octobre — Plusieurs centaines d'ouvriers travaillent jour et nuit à l'enlèvement des décombres causés par la rupture du grand réservoir de la Bayless Pulp and Paper Company.

Une cinquantaine de cadavres ont été retrouvés à Austin et à Costello, et de ce nombre vingt ont pu être identifiés.

On ne croit pas que le nombre des victimes dépassera cent cinquante

Grâce aux secours rapidement organisés par les autorités de l'Etat, les sinistrés sont amplement pourvus de tentes, objets de literie et vivres.

Un bigame qui assassine une de ses épouses.

Chicago, 2 octobre — Le Dr Harry Elgin Webster, gradué du Collège Médical de Rush et interne à la Polyclinique de cette ville, qui hier a avoué avoir tué une de ses deux jeunes épouses, a comparu ce matin en audience préliminaire devant le Tribunal de première instance et a été renvoyé devant la Cour Criminelle sans caution.

Webster, à la suite de la découverte du cadavre de sa seconde femme, a fait des aveux complets, déclarant qu'il l'avait assassinée pour éviter les scènes de jalousie de sa femme No 1.

Mort de A. L. Manierre.

Londres, 2 octobre — Alfred Lee Manierre, candidat du parti prohibitionniste au poste de gouverneur de New York en 1902, et qui fut pendant nombre d'années le principal législateur de ce parti, est mort à sa résidence ici après une maladie de quelques semaines. Il était le fils de Benjamin F. Manierre qui, à la nomination Abraham Lincoln à New York pour qu'il prononçât le fameux discours en 1860. Manierre était âgé de 50 ans.

Chute d'un aéroplane.

Huntington, ind., 2 octobre. Pris dans un coup de vent subit, l'aéroplane de C. P. Rodger s'abattit immédiatement après qu'il eut pris son envolée d'ici pour Chicago.

La machine a été brisée et Rodgers douloureusement contusionné.

Tempête sur la Manche.

Londres, 2 octobre—Une violente tempête a fait rage dimanche soir sur la Manche, causant de nombreux naufrages et des pertes de vies élevés.

On signale plusieurs échouages sur les côtes de la Belgique et de la Hollande.

Edition Hebdomadaire de "Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 1 Commencé le 3 octobre 1911

LE SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

PREMIERE PARTIE

DE L'AMOUR AU CRIME

I

Après avoir passé la soirée au Théâtre-Français, Pierre Marty, l'un des plus jeunes avocats du barreau de Paris, rentrait chez lui sans se presser. Le ciel était clair, le pavé sec, et il allait à pied, bien qu'il demeurât fort loin, prenant un vif plaisir à cette promenade à travers la ville endormie, déjà plongée dans une demi-obscurité très favorable à la rêverie. Sa pensée, que rien ne venait distraire, vagabondait librement, et il faisait de beaux rêves, où la gloire et l'amour avaient une égale part.

Il habitait près des invalides, dans un de ces quartiers isolés de la rive gauche où l'on trouvait encore, il y a une vingtaine d'années, à l'époque où commence ce récit, de beaux jardins, de grands couvents aux fenêtres toujours closes, des rues tranquilles dont le silence n'était guère troublé que par les sonneries des cloches se répondant aux heures des offices ou de l'"Angelus".

Le jeune avocat avait déjà franchi les rues de Rennes et de Vaugirard et il passait, distrait et regardant en l'air, dans la rue de Bagneux, lorsqu'il heurta du pied un objet qui se trouvait sur le trottoir. Il s'arrêta brusquement, puis se baissa pour ramasser l'objet. C'était un de ces petits sacs à mailles d'or, où les femmes riches ont l'habitude de serrer leur mouchoir et leur porte-monnaie. Celui-là était particulièrement élégant de forme. Des pierres brillantes étaient incrustées dans sa monture finement ciselée.

—Très joli ! murmura Pierre Marty après une courte inspection. Il est certainement en or et ou je me trompe fort ou je tiens entre mes doigts un bibelot de prix. Assurément, on ne doit pas en trouver tous les jours de semblable dans la rue de Bagneux !

Le jeune homme détacha son regard du sachet pour le porter tout autour de lui. La rue était déserte et, derrière les fenêtres closes des maisons voisines, ne brillait aucune lumière. Ces maisons étaient du reste de pauvre apparence. A droite, sur le trottoir même où il avait ramassé le sac à main, débouchait une allée étroite qui conduisait à des pavillons et à des ateliers d'artistes. A gauche, de l'autre côté de la chaussée, prenaient jour de vieilles bâtisses, annexes de la fabrique Verdurel, dont l'entrée se trouvait rue du Cherche-Midi.

Pierre Marty conclut de cette inspection rapide que la femme qui avait perdu ce précieux bibelot ne devait pas habiter rue de Bagneux.

Après un instant de réflexion, il se décida à emporter sa trouvaille et à continuer son chemin.

—Bah ! fit-il, j'aviserai demain. Il est trop tard pour aller maintenant au commissariat de police.

Aussitôt rentré chez lui, dans le bel appartement de garçon qu'il occupait depuis deux ans déjà dans ce quartier, l'avocat se mit à examiner de nouveau sa trouvaille, tournant et retournant le sachet dans tous les sens, avant de l'ouvrir.

—Délicieux, ma foi ! Je ne m'étais pas trompé : c'est presque un objet d'art.

Il fouilla l'intérieur et en retira successivement un minuscule miroir en argent, un porte-cartes en cuir de Russie et une bague de toute beauté.

Le jeune homme admira longuement la bague. Elle était ornée d'un magnifique saphir dont le bleu, d'une pureté rare, était mis en valeur par les gros diamants qui l'entouraient.

—Elle vaudrait plus de dix mille francs que je n'en serais pas surpris ! murmura l'avocat.

Puis, il ouvrit le portefeuille.

Il ne contenait que deux lettres, l'une et l'autre d'une même écriture masculine très caractérisée.

Pierre Marty se mit à les lire sans songer un instant qu'il était terriblement indiscret.

Il lui suffit cependant de parcourir quelques lignes pour comprendre la nature et le caractère particulièrement intimes de ces lettres.

—Tiens, tiens, fit il, de plus en plus intéressé.

Pendant qu'il lisait, il frisait d'un geste nonchalant et machinal sa moustache et ses yeux brillaient d'un vif éclat.

Quand il eut terminé, il se laissa aller dans son fauteuil, et resta longtemps rêveur. Il regardait tour à tour le sac, la bague, et surtout les lettres étalées sur la table, sous la lumière de la lampe.

C'étaient des lettres d'amour, débordantes d'une passion exaltée, où s'exprimaient en termes parfois lyriques, l'ivresse et la joie de l'amant qui, enfin, a la certitude d'être aimé !

Elles étaient écrites moitié en français, moitié en anglais, et l'auteur auquel les deux langues étaient également familières, passait de l'une à l'autre, ou même les mêlait, suivant, sans doute, que l'une d'elles offrait pour exprimer sa passion des mots mieux en rapport avec sa pensée.

..."Vous êtes enfin venue, mon unique amie, et le bonheur que j'avais jadis rêvé, mais que je n'espérais plus s'est réalisé. L'aveugle qui recouvre la vue, le voyageur qui dans le désert brûlant trouve la source pure qui apaisera sa soif, n'ont jamais éprouvé une joie comparable à la mienne...."

Plus loin :

"Le miel est moins doux que le baiser de tes lèvres, le ciel d'Orient est moins pur que le regard de tes yeux, et le roi de la légende, dont la fortune avait comblé tous les vœux, était moins heureux que moi, car j'ai goûté dans tes bras une félicité que je paierais volontiers du prix de ma vie !"

Le bonheur des autres fait souvent envie, quelquefois même il nous rend tristes....

Longtemps Pierre Marty resta rêveur....

—Heureuse, songeait-il, la femme qui a inspiré une telle passion, et plus heureux encore l'homme qui l'a éprouvée !

Mais il réagit bientôt.

—Tout cela ne m'apprend pas à qui appartient ce sachet ! fit-il en haussant les épaules. Les lettres ne sont signées que d'une initiale et les enveloppes manquent. Que faire dans ces conditions ? Me coucher d'abord, car il est vraiment tard ! Demain il sera encore temps de résoudre la question....

Le lendemain Pierre Marty fit la grasse matinée.

Quand il se leva, la concierge, était en train d'épousseter son cabinet de travail.

—Comme vous vous levez tard aujourd'hui, remarqua la concierge, madame Prévost, une bonne grosse femme toute ronde, mais bien alerte cependant.

"Si vous aviez pu vous douter de ce qui arrive, bien sûr que vous vous seriez levé plustôt. Mais qui aurait pu s'en douter ?....

—Vous m'intriguez, madame Prévost.

"Qu'est-il donc arrivé ?

—Une chose inouïe, horrible, abominable....

—Mais encore ?

—On a assassiné cette nuit M. Verducci.

—Le propriétaire de la fabrique ?

—Lui-même, mon bon monsieur. Un si brave homme, si respectable, l'honneur de notre quartier ! Dans quel siècle vivons-nous, mon Dieu ! On ne respecte plus rien !.... Un homme si riche !

—Mais où et comment a-t-il été assassiné ?

—Chez lui ; on a trouvé son cadavre ce matin, dans le bureau de fabrique.

—Et le meurtrier.

Il court encore, et ce n'est probablement pas la police qui le rattrapera ! ajouta madame Prévost, avec un geste qui en disait long sur le peu de confiance que lui inspirait la police.

La vieille femme avait été jadis marchande des quatre saisons, et elle gardait contre les agents de l'autorité une vieille rancune, qui ne perdait jamais une occasion de s'exhaler.

—Le vol a été donc le mobile du crime ? demanda le jeune avocat.

—C'est probable, c'est même certain. Pourquoi aurait-on tué un si brave homme, si ce n'avait été pour le voler ? Les gens d'aujourd'hui n'ont que l'argent en tête ! Pour s'en procurer ils n'hésiteront pas à voler.... ils vont même jusqu'à tuer !....

Pendant longtemps la concierge continua sur ce ton.